



REVUE & CORRIGÉE

SEPTEMBRE 2006 | 4€

°69

CD
INCLUS

2 MARIE-HÉLÈNE BERNARD "HUTONGS" (6'30")

BEIJING

Marie-Hélène Bernard est compositrice, productrice radio et amoureuse de l'Asie. Elle compose de la musique instrumentale, de la musique mixte et de la musique électroacoustique. Ses œuvres ont été jouées en Europe, au Canada, en Chine et au Japon. Très intéressée à l'heure actuelle par des projets de création confrontant instrumentistes occidentaux et instrumentistes traditionnels chinois :

- Hanshan, pour cinq instruments traditionnels chinois et sons électroniques (2002)
- Lu Chen, pour cithare guqin, voix de femme, cl, accordéon, percu, vl, vc (2005)
- Gexin/cœur de pigeon, pièce électroacoustique (dispositif 5.1) (2005)
- Tchernoziom, pour voix d'homme, voix de femme, clarinette basse et sons fixés (2006), sur des poèmes de Ma Desheng.

Elle est aussi productrice radio à France-Culture (A.C.R. Surpris par la nuit, Chemins de la musique...), et créatrice d'environnements sonores ("Le Train du Génome"...)

Les ruelles de Beijing *, en 2000

Commentaire musical de ce carnet sonore extrait de sa pièce "Un peu plus de dix mille lils".

"De toutes les villes que j'ai arpentées, je crois bien que c'est Beijing que j'ai eu le plus de plaisir à écouter. Je me souviens encore de ma première promenade dans les hutongs (c'est ainsi que l'on appelle les ruelles des vieux quartiers populaires), il y a de cela déjà quelques années. J'étais arrivée le matin même, encore dans les brumes du décalage horaire, et plutôt fort intimidée par cette Chine où je n'avais jamais mis les pieds. On était au mois de mai, il faisait déjà chaud et du point de vue olfactif, ce n'était franchement pas terrible : quelques jours d'ailleurs m'ont suffi pour faire le lien entre ce que mon nez enregistrait et les nombreuses toilettes publiques qui permettent aux habitants de soulager leurs besoins naturels... Du côté auditif, par contre, en quelques pas, on bénéficiait tout à coup d'une étonnante "clarté", comme si toute la pollution sonore de cette métropole quadrillée par d'immenses avenues assourdissantes était "filtrée" de manière quasi magique (sans doute du fait de la disposition très particulière des maisons grises basses organisées autour de cours intérieures et des ruelles très étroites imbriquées en labyrinthes). Du coup, des tintements de sonnettes de vélos aux conversations des vieux assis sur le trottoir en passant par les rires des enfants ou l'entrechoquement des bouteilles des triporteurs brinquebalants des livreurs de bière, tout se détachait très nettement, pour le plus grand plaisir des oreilles. Mais ce qui était le plus fabuleux, c'était tout un petit monde de marchands ambulants, vendeurs de journaux, de fruits ou récupérateurs en tout genre qui, tout en sillonnant les ruelles à pied ou en bicyclette, signalaient leur présence en criant, chacun selon sa personnalité ou son activité. Je trouvais incroyable de retrouver presque un siècle plus tard ce qui avait déjà étonné Victor Segalen, qui dans René Leys évoque les "cris extraordinaires des vendeurs de fromages ou de pâtes, sur un mode angoissé résolu par un retour étonnant à la tonique juste" ou Henri Michaux qui décrit dans son *Barbare en Asie* les manières des "crieurs de journaux chinois".

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises ; quelques jours plus tard, alors que je commençais à me hasarder un peu à bicyclette, mon attention s'est portée vers le ciel ; il s'y dessinait, en cercles concentriques lents, d'étranges traînées sonores, d'origine mystérieuse ; comme un voile légèrement triste déployé au-dessus des toits. La nuit tombait et je me demandais bien ce qui pouvait se passer. Ce n'est que plus tard que j'ai élucidé cette énigme acoustique : quelqu'un m'a en effet expliqué que les Pékinois, passionnés d'oiseaux, élèvent des pigeons pour le simple plaisir de les lâcher dans le ciel. Un petit sifflet accroché à la queue, les volatiles font de grands cercles dans le ciel et reviennent ensuite sagement sur le toit de leur propriétaire. Devant de tels trésors, on a bien évidemment envie de se précipiter sur son matériel d'enregistrement. Mais l'affaire n'était pas si simple : d'abord parce que même si en me baladant dans les hutongs, je ne rencontrais aucune sorte d'hostilité mais plutôt une curiosité rigolarde, je ne me sentais pas si à l'aise à la perspective de brandir mes micros, alors que j'étais seule et ne bredouillais que quelques mots de chinois. Je me suis d'ailleurs souvent demandée ce que ressentent les autres dans de telles circonstances ; pour

moi en tout cas, il y a presque toujours au départ une certaine gêne qui met du temps à s'estomper. Ensuite, nous étions en Chine, pays où le simple citoyen a depuis tant d'années si peu de droits que devant toute situation nouvelle, il adopte automatiquement une attitude très prudente. Ainsi, même si à priori l'activité de "crieur" n'était pas réglementée, les vendeurs ambulants (venant souvent de la campagne et du coup pas très en règle sur le plan administratif), dès qu'ils voyaient une occidentale avec un appareil bizarre à la main devenaient brusquement muets comme des carpes. J'avais beau "planquer" dans un angle de ruelle soigneusement choisi, j'étais toujours frustrée par ce que je réussissais à enregistrer. Quant aux pigeons, ils semblaient toujours sortir aux moments où je n'avais pas mon matériel... Si bien qu'en repartant au bout d'une quinzaine de jours, je me suis jurée de revenir plus tard en disposant de beaucoup plus de temps.

L'occasion s'est présentée en 2003, grâce à une bourse de la "Villa Médicis hors les murs". Entre temps, les bulldozers n'avaient pas chômé et le Pékin populaire des hutongs avait fondu comme neige au soleil. Comme dans tant d'autres pays, les pauvres pouvaient bien aller profiter des joies de la grande banlieue et laisser le centre ville à ceux qui disposaient d'une plus grande surface financière. Mais certains quartiers tenaient bon et j'avais la chance d'avoir réussi à me loger dans l'un d'eux. C'était l'automne et l'on faisait prendre le soleil avant l'hiver aux couettes et aux petites vieilles. Pour mon plus grand bonheur, mon voisin avait des pigeons qu'il lâchait à des horaires assez réguliers. J'ai acheté un vélo (modèle Shanghai Forever, lettres dorées sur fond noir, selle en moleskine, panier, grosse sonnette, un rêve de vélo chinois) qui se révéla être mon meilleur allié. Un ami de passage (que je remercie encore) m'avait bricolé avec des colliers en plastique (qu'utilisent en général les plombiers) une fixation sur mon guidon pour ma perche et après moult tâtonnements, le système était au point. Une grosse boule de poils sur un vélo ne paraissant finalement pas plus étonnante qu'une "long nez" occupée à pédaler, je pouvais "chasser" en toute tranquillité le marchand ambulant qui lui-même "chassait" le client... Délicieux après-midi le nez en l'air et les oreilles aux aguets. Une de mes plus grandes fiertés : avoir réussi à suivre le rétameur qui est le seul à ne pas avoir besoin de crier, puisque tout le monde connaît le son des plaquettes métalliques qu'il secoue.

C'est donc une sorte de "condensation" de tous ces moments de captations qui est proposée ici à l'écoute : s'il y a unité de lieu, il n'y a pas unité de temps. A l'instar des jardins chinois qui reconstituent à force d'artifices la nature, je me suis simplement fixée de recréer une promenade imaginaire dans les hutongs en recourant exclusivement au montage et au mixage. Ce qui était inusité pour moi puisque j'ai l'habitude de travailler à partir de mes enregistrements de voyages en utilisant des traitements numériques et en confrontant des matériaux sonores de sources différentes (à partir des sons de pigeons, j'ai par exemple composé parallèlement une pièce de musique électroacoustique ayant pour titre Gexin, soit "cœur-de-pigeon" en chinois). Mais il me semble qu'il y a beaucoup à inventer dans cette direction qui peut paraître pourtant très austère au musicien familier des studios. Dans le cas des hutongs, il s'y rajoutait une dimension quasi patrimoniale puisque les neuf dixièmes des trois mille deux cent hutongs pékinoises ont déjà été détruites. Si l'on sensibilise aux espèces en voie de disparition (animales ou végétales), il me semble qu'il y aurait aussi des choses à faire en ce qui concerne les sons du monde.

NB : Si vous aimez identifier précisément l'origine de ce que vous écoutez... vous risquez de vous égarer lors du passage (vers 4'00") où se profile une boucle rythmique rudimentaire. Voici donc une information supplémentaire : les habitants des hutongs se chauffent avec des briquettes rondes faites de poussière de charbon que l'on fabrique sur place avec des machines assez poussives. Le gouvernement a promis que pour les Jeux Olympiques de 2008, cet archaïsme (source de forte pollution atmosphérique) aura complètement disparu.

* Plus connue en France sous le nom de Pékin.